

—Un fossé, te dis-je, il tenait à sa comparaison, un tout petit fossé. Je me déshabille, et c'est fini. A nous le repos. Je l'ai bien gagné.

Mauregard rentra chez lui. Cette sérénité de commande, aussitôt, tomba. Lentement, en soupirant, il décrocha ses médailles, la double rangée qui faisait si bien sur sa poitrine robuste, et les déposa sur la table ; il détacha son sabre, son sabre de sous-lieutenant, qui allait si bien à sa main.

Il se déshabillait. Il parlait toujours : à son dolman, à son shako, à son beau plumet de colonel, et sa voix était mortellement triste.

Le plumet, le dolman, les tresses dorées, il les baisait, ainsi que le sabre, puis, vivement, il les accrocha à sa garde-robe et tira sur eux les rideaux de lustrine verte.

Il ouvrit un meuble et en tira toute une défroque de civil, de péquin, achetée récemment, en cachette, du chapeau à la cravate, du pantalon au gilet. Il s'habillait vite. Autant en finir de suite, franchir, le même jour, tous les fossés ! Que ce pantalon d'un vilain noir, était étroit ! Le gilet et la redingote, noirs aussi, le gênaient de partout.

Il essaya de marcher ; tout craquait. Il se voyait maigre là-dessous, dégingandé, ridicule, un petit vieux à tournure hésitante. Pour nouer sa cravate, il se rapprocha de la glace et recula, stupéfait. Était-ce lui, ce bonhomme en chapeau melon, atroce ; ce bourgeois auquel un reste de jeunesse donnait des airs de galantin sur le retour, l'habit noir, la mine effarée d'un croque-mort ?

Était-il le "brillant colonel, le colonel "Sabre au clair !" qui paraissait, l'heure d'avant, sur le Champ de juillet, à la tête du plus beau régiment de France ; dont le geste entraînait des centaines de chasseurs robustes ?

Il se laissa choir sur un fauteuil. Affaîssé, le front dans ses mains, il pleura. Sa prostration était si complète qu'il n'entendit pas Régine, inquiète de cette absence prolongée, soulever doucement la portière. Elle l'aperçut, dans un reste de lumière, tout en noir, en deuil, enfoui dans son fauteuil. Il sanglotait. Elle allait courir à lui, l'étreindre, mais il y avait là d'inconsolables douleurs. Mieux valait laisser couler les larmes, qui soulagent. Douleur poignante, elle dut refouler les siennes. René arrivait.

—Eh bien ? demanda-t-il à Régine.

Elle eut l'incroyable courage de garder le calme, de sourire, de mentir.

—Chut. Il dort, je crois. Il était très fatigué, tu comprends ; cette chaleur, les émotions.

—Régine, ajouta René avant de sortir, je reviendrai, sinon ce soir, demain matin.

—Tu déjeuneras avec nous ?

—S'il est possible.

Il lui serra la main et s'éloigna, sur la pointe des pieds, pour ne pas troubler... le repos du colonel.

III

Au Quartier

Là-bas, à la caserne, où revenait René, presque rassuré sur l'état d'âme de son vieil ami, la fête battait son plein.

De Vandières, appuyé à une palissade, tout en regardant les soldats s'amuser, causait avec Doumerc, le major. Il avait mandé Gérard, par l'entremise de d'Espeuil, qui s'empressait—et Gérard ne venait pas !

Il vint enfin, et, chose étrange, ce fut presque d'Espeuil qui le présenta :

—Mon colonel, je vous l'amène.

—Ah ! merci ; bonjour, Gérard, fit de Vandières.

Il lui tendait la main ouverte. Gérard, après un mouvement d'hésitation, imperceptible pour les autres, y laissa tomber le bout de ses doigts.

—Vous allez bien ? reprit de Vandières.

—Oui, monsieur.

Quelle était froide cette réception ; qu'il était glacé, cet accueil.

—Comment trouvez-vous la fête ?

—Mauregard a été sublime.

—En vérité. Vous vous amusez bien ?

—Mais... oui.

—Voulez-vous dîner avec moi, ce soir, je m'ennuie seul...

—C'est que, j'ai promis à...

—A vos camarades. Bien. Je ne vous retiens plus.

Gérard s'inclinait. D'Espeuil lui souffla :

—Vous oubliez... de Savenay ; présentez-moi donc.

Et Gérard froidement :

—Mon colonel... M. d'Espeuil, sous-lieutenant au 2^e escadron.

—Je le connaissais déjà... de nom. J'ai beaucoup connu le marquis, votre père, lieutenant, et j'espère que nous n'en resterons pas là.

D'Espeuil s'inclina à son tour.

—Demain, Gérard, ajouta de Vandières, je vous attends ; j'ai des nouvelles à vous donner de votre mère.

Les deux jeunes gens se retirèrent.

—Venez-vous, major ? demanda de Vandières.

Ils circulèrent dans la foule. Au passage on criait :

—Vive le colonel !

De Vandières, fatigué de saluer, à droite et à gauche, se dirigeait vers un coin tranquille.

Les fêtes terminées, les sous-officiers et les soldats — ceux qui, du moins, avaient de l'argent — se précipitèrent à la cantine et envahirent les sièges. Bientôt on n'entendit plus, pour un instant, que le cliquetis des verres. Médéric suivit les camarades à la cantine, mais assis derrière les autres, à l'écart, selon son habitude, il écoutait. Personne, hors lui, ne s'intéressait plus à Mauregard... De Vandières avaient déjà conquis les cœurs.

Tournillon, de sa table, criait :

—Bon ! Voilà Jordanet qui fréquente. Embrassez-vous !

Mame Bône souriait.

—Numérotez-vous, ordonnait l'autre.

Ils se numérotèrent... Ils étaient quarante-quatre.

—Mme Bône, reprit-il, en frappant sur ses poches qui sonnaient, quarante-quatre tasses, vingt deux carafons... Boum ! servez brûlant, et que le cric gratte ; faut sécher la cave.

—On y va, monsieur Tournillon, répondit la cantinière, toujours souriante.

Le café, largement parfumé de cric, fumait dans les tasses ; alors les chansons commencèrent.

Les enfants s'amusaient ; le métier n'était pas joyeux tous les jours ; pour une nuit de bonne, il y en avait de mauvaises ! Ainsi pensait la cantinière.

—Je suis contente de vous. Chantez donc, chantez tout ce que vous voudrez, mes petits.

Ils ne chantaient plus. Tournillon avait réclamé le silence et proposait :

—Si nous déguerpiissions en ville.

Tous applaudirent :

—Une idée... aller en ville pour "pétarder."

—Moi, annonçait Perchevin, je régale d'un verre au "Dernier chasseur."

—Guides sur la ligne, cria le brigadier, par files comme tu pourras... Au "Dernier chasseur."

La cantinière, en commerçante avisée, certaine qu'ils ne boiraient plus guère, qu'ils deviendraient plutôt encombrants, les saluait, disant : "Amusez-vous gentiment ; à demain."

—Tu sors avec nous, dit Perchevin à Médéric.

—Non, j'ai mal à la tête.

Le trompette n'insista pas.

—Alors, fit Denis, je reste avec toi.

—Non, merci, répondit Médéric, je vais me coucher, je t'assure. Ne te gêne pas pour moi.

Ils partirent en se bousculant, en imitant les cris d'animaux divers. La caserne, ce soir, était à eux, toute la ville leur appartenait, de main mise, quelques écus se battaient dans leurs goussets !

Médéric, seul, restait là, devant la cantine. Par la vitre de la fenêtre, il voyait Mme Bône compter sa caisse, aligner des chiffres sur son registre.

La porte de l'écurie claqua ; quelqu'un en sortait, filant, au trot, vers la grille. Il reconnut Denis qui, jamais, ne s'éloignait sans dire au revoir à sa jument. Médéric sourit. Léonore, ce soir, devait avoir, sous le nez, une riche provende, double ou triple ration d'avoine, pour sûr.

La nuit était tiède ; le ciel criblé d'étoiles. Dix heures sonnèrent. Il était libre. Le beau temps pour une promenade qui le reposerait de tout ce vacarme !

Il sortit en ville, et, tout naturellement poussa vers la demeure de Mauregard. Ce lui était doux de passer devant cette maison aimée, à cause du brave homme qu'elle abritait.

Une voiture attendait à la porte du jardin, un des omnibus d'hôtels qui font le service entre la ville et la gare. Qui donc, à cette heure, était sur le départ ? La demoiselle du colonel, sans doute.

Médéric dépassa la voiture, en prenant l'air d'un homme attendu ; puis, revenant sans bruit, sur ses pas, il se blottit à l'ombre de la haie, de l'autre côté de la route... et regarda. Les étoiles étaient si nombreuses, le ciel était si limpide, qu'il faisait presque clair. La porte de la maison s'ouvrit, et Régine parut sur le perron, sa valise à la main.

—C'est la jeune fille qui part, se dit Médéric.

Le colonel suivait, avec Lorillard, tous deux portant une lourde malle.

—Je compte sur toi, Lorillard, pour l'emballage.

—Oui, mon colonel.